

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne
sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspon-
dance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront
refusées.

Les manuscrits non-insérés ne
seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

LA MARIONNETTE DEVIENDRA POLITIQUE AUSSITÔT QUE LA LÉGISLATION LE PERMETTRA

GUIGNOL

à l'Exposition universelle.

Ah! ben, je l'ai renuclée leur Imposition universelle à ces artignols de Parisiens; je n'ai t'été comme les autres, assez benoit pour n'y gander mes guibolles et mes pécuniaux. Je m'y sis joliment fait pincer dans leur traquenard; c'est une arrape-liards, velà tout, cte manigance.

On n'en jabottait tant, ces journaliseurs de l'abas n'en fesient tant de z'incâmos que je m'étais cogné dans la coloquinte que c'était quèque chose de fameux. Pis aussi on avait, à ce qu'y bajaffaient, reganisé de train de plaisir; moi qu'aime ça que fait rire et aussi le train et le sigrollement, c'était me n'affaire; avec ça que tous les souverains n'y venient faire leurs farces censément, fallait ben que j'y fesasse claquer mon fouet, moi que sis le roi de Lyon et l'empereur des marionnettes.

Velà donc que je m'en vas trouver le p'pa qu'Embaume et que je ly dis avè mon air boime :

— Disez donc, patron, prêtez-moi vingt francs, si ça vous gêne pas?

— Vingt francs?

— Oui, bargeois; oh! mais ne vous fâchez pas; c'est pas pour la lichaison, c'est pour n'aller à c't Imposition universelle, vous savez?

— Mais, mon pauvre garçon, tu n'auras pas assez pour cela?

— Oh! que si; mèmement qu'y n'ont monté ici un train que fait plaisir, à ce qu'y disent, et ousqu'on le voit tout en plein et que ça coûte que vingt francs, aux troisièmes s'entend; mais c'est ben bon pour moi, et pis j'ai de quinquets que vitrent clair, allez.

— Je sais bien qu'il y a un train pour 20 francs aller et retour; mais les cinq jours de séjour à Paris, la nourriture, le logement, les voitures, le prix d'entrée à l'Exposition...

— Comment? y vous donnent rien à chiquer, y vous logent pas, y vous font pas entrer dans la boutique, et y disent que n'y a du plaisir dans leur train et qu'on y voit l'Imposition! tas de blagueurs.

— Allons, tiens, mon brave Guignol, puisque tu veux voir l'Exposition, voilà deux cents francs pour ce voyage.

— Deux cents francs!... Vrai, bargeois, la langue vous a fourché? Vous me donnez deux cents francs, à moi tout seul? Mais, nom d'un rat! y n'en faut pas tant: une miche pour mon déjeuner, à diner une bonne soupe, une lichette de

houilli, une demi-livre de cerises, à souper un rougeret, un litre pour y faire passer et pis un verre ou deusse de tisane pendant la journée; avè ça je coucherai à la nuit pour quatre sous; tout ça ferait pas grand argent, mettez dix francs en tout et n'y aura encore de quoi me payer un pique-en-terre, le café et la rincelette. Mais enfin, bargeois, pour pas vous contrarier... pisque ça vous va... après tout vous n'avez raison; si n'arrivait de z'assidents, que je petafine quèque Parisien et qu'y le fallasse payer pour bon... Oh! mais vous inquiétez pas, je vous rendrai le restant, bien vrai, sans blague.

Là dessus, content comme un chardonneret, je m'en vas avè mes deux cents francs prendre un billet. et pis le soir je m'amène en Perrache. Ah! cristi? falez voir le boulivari à la gare quand n'y a fallu s'embarquer: comme on se cabossait, comme on se pitrognait, comme on se cognait, comme on guinchait; les dames n'étaient quasiment les plus enragées et y teniont pas patience qu'on leur z'y ouvre les portes, y passiont par les fenestres des wagons; mèmement qu'y en a une que s'était déjà emmenchée à moi qu'ie dans la voiture, mais velà-t-y pas que la crenoline se rebille, se fiche en travers et que le restant peut plus passer. Nom d'un rat! elle gigaudait des jambes qu'on voyait ben... qu'elle était pas à se n'aise. Heu-

FEUILLETON de la MARIONNETTE

HISTOIRE NATURELLE

LYONNAISE

L'Eléphant

L'Eléphant est la plus grosse de toutes les bêtes; c'est évidemment par elle que nous devons commencer cette série de portraits d'animaux.

Les naturalistes ont fait à l'Eléphant une réputation d'intelligence et de savoir que nous croyons complètement usurpée: c'est un animal lourd, pesant, qui affecte des allures doctorales, mais qui, au fond, est bien inférieur au commun des bêtes.

L'Eléphant cherche à se poser en animal sérieux; il se promène pesamment dans nos rues et sur nos places, son col apoplectique enguirlandé d'une cravate blanche et soutenu par un faux-col respectable, il tourne sa trompe de tous cotés avec une majestueuse lenteur; il souffle avec aplomb et écrase de sa masse les arbrisseaux qui se trouvent sur son passage.

Gourmand et paresseux, l'Eléphant aime les bons diners; il ne manque jamais l'hiver de fréquenter les maisons réputées pour leur bonne cuisine, et après son repas, il digère sa nourriture en savourant une tasse de fin café; ses petits yeux brillent, ses larges oreilles

se dressent toutes joyeuses et un grognement de satisfaction se fait entendre dans ses cavités profondes.

Ce jour-là, l'Eléphant se lave la trompe et les pattes, il endosse un habit neuf, se fait raser avec soin et les quelques cheveux qu'il possède sont soigneusement ramenés sur ses tempes.

Grâce à sa masse et à sa position de fortune, l'Eléphant arrive quelquefois à de hautes positions; il est évident que le vulgaire est toujours intimidé par les formes extérieures et qu'il doit concevoir une profonde vénération pour des places occupées par des gaillards aussi respectables.

Cet animal est orgueilleux, fier, peu complaisant, regardant avec mépris les autres animaux que la nature a moins bien traités que lui, il est avare par dessus le marché: il est excessivement rare qu'un éléphant ait partagé sa ration de riz ou de billets de banque avec quelqu'un dans l'embarras.

En revanche sa cupidité le place à l'affût de toutes les combinaisons propres à augmenter sa fortune, quand même ces combinaisons ne sont pas d'une honnêteté bien scrupuleuse; c'est chose curieuse que de voir une réunion de ces monstrueux animaux cherchant un moyen de gruger les imbéciles, ils se concertent entre eux, se font de grandes salutations et des compliments à n'en plus finir. Non contents de s'associer pour défaire les affaires des autres en faisant les leurs, ils ont encore trouvé un moyen de se faire payer la peine qu'ils prennent en se discernant des rations de présence qu'ils se distribuent généralement sous forme de jetons d'argent.

L'Eléphant n'épouse guère que des filles d'Eléphants comme lui et peu lui importent les qualités physiques ou morales de celle qui deviendra sa compagne; la question importante est celle de la dot et une fois l'union accomplie on peut voir le mâle promener sa femelle avec un air ennuyé qui fait vraiment plaisir à voir.

La femelle de l'Eléphant est toujours parée avec luxe, mais ses harnais manquent de goût, elle cherche souvent des distractions en dehors de son ménage et la chronique scandaleuse est pleine d'histoires sur les fugues de ces dames qui possèdent du reste toutes les vertus négatives de leurs époux.

L'Eléphant de son côté ne mène pas toujours une conduite bien régulière, il buissonne en dehors du jardin matrimonial et l'argent qu'il enlève aux pauvres gens retourne aux filles de ces mêmes pauvres gens que la misère a poussées dans la débauche.

On chasse à l'Eléphant au moyen de pièges qu'on lui tend d'une façon assez grossière; emporté par l'amour du gain, il se précipite sur la proie qu'on lui présente et il tombe entre les mains des chasseurs qui alors ne se font pas faute de le dépouiller.

Lyon compte un grand nombre d'Eléphants; heureusement la haine qu'ils éprouvent les uns pour les autres empêche que leur nombre n'augmente démesurément, sans quoi ils constitueraient un véritable danger pour la population; ils se mangent souvent entre eux et ceux qui réussissent à échapper aux défenses de leurs confrères se voient dévorés tout vivants par leurs enfants.

Dr JACOBUS.

reusement qu'arrive le D^r Filoselle que dit qu'y se connaît dans ces affaires-là et qu'y va opérer la conversion. Sus c'tte blague-là, j'ouvre les chassis pour reluquer c'tte farce. Mais velà t-y pas un aute docteur, M Purgefine, que commence à l'y sigroter pas mal le coquelichon par rapport z'à c'tte conversion avè quoi qu'on fait rien que de bousillage, à ce qu'y disait, et qu'y fallait une fourchette. Bon velà le détrancanrage d'enguelement que commence entre les deux mamis que s'empoi-gnent à tire-cheveux par rapport à la conversion et à la fourchette. N'empêche pas que la pauve canante jinguait toujours et que le grafinement de ces deux mamis la dérapait pas du traquenard. Alorse j'empogne ma tavelle, je fais aigre sus la portière, je cogne et hardi! velà ma petite canante dépatrouillée que débaroule dans la boîte. Hé! ben, vous croiriez pas qu'elle a pas tant seulement voulu me faire mimi pour ça. Gn'y a plus que de z'ingrats au jour d'aujourd'hui.

Enfin je m'embarque, moi aussi, dans une de ces voitures ousque nous étions en cuchon, et que ça faisait chaud, et qu'on suait, et que ça sentait pas la rose, allez. Cristi! quatorze heures de temps comme ça, ça chauffait, et quand nous sommes arrivés fallait voir ces frimousses et pis le revari qu'a recommencé; enfin pour de train n'y en a z'aeu, mais c'était le plaisir que j'appinçais toujours.

Tout de même quand je me sis aeu requinqué sus mes ergots, je commence à renucler de tous les côtés pour voir c'tte manigance; mais ouais, je t'en flanque, pas plus d'Imposition univarselle qu'à Champvert. J'appinche dans un coin un certain particuyer qu'avait de parmes en or au collet de sa veste.

— M'sieu, que je l'y dis, si c'était un effet de vote bonté, fesez-moi donc voir vote Imposition univarselle, souffre vote respeque.

— L'Exposition univarselle? au Champ-de-Mars, Monsieur, à l'autre extrémité de Paris, vous n'avez qu'à suivre le cours de la Seine, vous ne pouvez pas vous tromper.

Oh! je connais; eh ben! merci, rien que ça de chemin. Pas de bêtise, je m'en vas prendre l'omnibus, mais nom de chien! y n'étaient pleins à regonfle et gn'avait une tripotée de gones que se bambannont sus leurs fumerons comme de canezards qui serient de lerte, et y z'étaient à se demarcourer censément pace qu'y trouvioint pas de voitures pour les mener. Tas de borniclasses, on ne voyait que de ça que roulait à pleines rues; ma foi, moi, je lâché tous ces patets et je m'aligne pour agraffer un fiacre, mais c'était-y bis-quant gn'y avait toujours de monde dedans. Ah! vous croyez vous s'icher des Lyonnais comme ça, vous autres, que je me pense; vous allez voir ce que c'est qu'un gone de St-Georges. Bon, velà justement qu'y passe une espèce de carrosse, je fais ni une ni deusse, je saute par d'arnier sans que le cocher me voye et je grimlotte sus la traverse. Quand le carrosse n'a bien aeu roulé, y s'arrête devant une grande baraque en pierres de taille; je saute à bas sans faire semblant de rien et je demande à un gone de l'endroit si c'est pas l'Imposition univarselle; y-se met à rire le masque, et y me rebrique que c'est la gare de Strasbourg.

— Ah! cristi, je sis à Strasbourg, mais faut que je me renvienn vite à Paris. Je m'arrape vite après un autre fiacre; y allait çui là, c'était pas de rosses à Laracine que le trainioint, y marchait quasiment plus vite que la diligence de Tarare, les pavés n'en fumaient, enfia je revois les maisons de Paris, je descends vite pour retrouver mon Imposition; j'étais-t-y pas dans le quartier St-Germain, c'était guignolant. Enfin je trouve de place dans un omnibus que me décharge devant une auberge; mais, nom de nom! que je dis au conducteur, n'y a donc pas une de vos guerdines de guimbardes qui mènent à l'Imposition?

— Monsieur, qu'y me chante, vous avez pris la voiture du Grand-Hôtel, si vous voulez y entrer, vous pourrez plus tard aller visiter l'Exposition.

— Tez! c'est pas l'embaras, vous n'êtes pas bête, vous; je sis échiné, j'ai une fringalle de loup, faut d'abord se garnir le fanal avant de danser le rigodon.

Je m'enfile dans la boutique. Ah! nom d'un rat! est-elle chenuse, c'tte auberge, ça reluit de tous les côtés; je n'aurais ben posé mes grolles si y m'aviont laissé faire, tant j'osais pas marcher sus de si chenuses affaires. Tout de suite je me fais apporter de la boustifaille et je baffre, je clique, je reliche à gogo, tellement que je n'en avais la basanne comme une gonfle de carpe et que j'en aggraffe une envie de dormir que j'en pouvais plus. Mais les particuyers de la boutique qu'étioint de Mssieux un peu huppés, me mènent coucher dans de draps si fins, dans un lit si doux qu'y semblait rien que de couatre de plume, et que je me sis reveillé si tard que je n'ai pas aeu le temps de finir ma lettre.

A dimanche le restant, les gones.

GUIGNOL.

IDYLLE

Nous étions tous deux du même village,
Son chaume et le mien étaient près voisins;
Il avait vingt ans, moi pas davantage,
Nous étions amis, voire un peu cousins.

Nous avions glissé sur la même neige
L'hiver dans les prés quand la nuit tombait,
Sur les mêmes bancs du même collége
Nous avions appris le même alphabet.

Ensemble un beau jour, remplis d'espérance,
Paquet sur le dos et bâton en main,
Joyeux et légers, pour le tour de France
Nous voilà partis... Quand sur le chemin,

Devant nous se dresse une dame brune
Dont les yeux brillaient comme deux soleils,
Qui nous dit: « Enfants, je suis la Fortune
Et veux vous donner de sages conseils.

« D'abord étouffez les élans de l'âme,
Sachez renoncer à tous les amours,
Patrie, amitié, et que rien n'enflamme
Vos cœurs désormais fermés pour toujours.

« Faites vos adieux à tout ce qu'on aime:
A l'eau qui se joue avec les roseaux,
Aux fleurs des buissons que le zéphir sème,
A l'écho des bois, aux chants des oiseaux.

« Il n'est pas besoin de s'emplier la tête
D'un profond savoir bon pour les rêveurs;
Avec du toupet l'homme le plus bête
Obtiendra bientôt toutes mes faveurs.

« Ayez l'œil fixé vers les hauts parages,
Sachez pressentir d'où viendra le vent,
Et, comme Protée, avec cent visages
Saluez bien bas tout soleil levant.

« Oui, devant les grands, dociles machines,
Souriants, muets, rampants et soumis,
Sous le fouet sifflant courbez vos échine,
Que vous soyez pairs, valets ou commis!

« Pour atteindre au but tout est légitime;
L'habile a raison et le faible a tort:
Vantez le succès, narguez la victime,
Cassez l'encensoir au nez du plus fort.

« Sans que la rougeur vous monte à la joue,
Devant les affronts et sous les dédains,
Fallût-il trainer vos fronts dans la boue,
Faites la courbette à tous les gredins.

« Des moindres profits devenez avides,
Chicanez l'obole à la Charité,
Et, crasseux, vilains, avarés, sordides,
Vivez dans l'ordure et l'obscurité.

« Jusqu'au bout des doigts sachez les dix codes,
Epluchez Cujas, Rogron et Dupin,
Et passant la jambe aux lois incommodes,
Dépouillez Cartouche et flouez Scapin.

« Etouffant le cri de la conscience,
La main sur le cœur et l'air convaincu,
En face du ciel niez l'évidence,
S'agit-il d'un trône... ou bien d'un écu!

« Mais il est surtout prudent d'être lâche:
Qu'on vous nomme traître, infâme ou voleur,
Que l'on vous soufflette à coups de cravache,
Ah! gardez-vous bien d'un sot point d'honneur.

« Et si devant vous on parlait de gloire,
D'honneur, de vertu, de tout noble effort,
D'un monde meilleur auquel il faut croire,
Montrez fièrement votre coffre-fort!

En disant ces mots, comme dans un gouffre
La dame à nos yeux disparut soudain
Laisant après elle une odeur de souffre
Ou de patchouli n'ayant rien d'humain...

Et depuis ce temps, à travers le monde
J'ai vécu bien loin de mon compagnon,
Et quand l'infamie à sa voix féconde
Pour lui se fondait en argent mignon;

Quand il devenait un millionnaire
Tout gonflé d'orgueil et fort insolent,
Moi, je demeurais un visionnaire
Regardant en l'air d'un œil indolent.

Aussi je l'avoue, hé bien! je suis pauvre,
Pauvre comme Job dut l'être jadis;
Je rendrais des points au roi du Hanovre...
Mais sans vanité je m'en applaudis!

SANCHO PANÇA.

GAZETTE DE LA MODE

Appelée à faire un *Courrier de Modes* dans ce petit journal, nous nous efforcrons, chaque semaine ou chaque quinzaine, suivant les besoins de la situation, d'initier les Dames lyonnaises aux secrets de la véritable élégance et du *parfait comme-il-faut*.

Cette tâche nous sera du reste facile, grâce à une longue expérience, grâce à un nom, à une fortune et à une

naissance qui nous donnent accès dans les plus hautes sociétés.

Il est presque inutile de dire que les robes de biais sont les seules que puissent porter une femme qui se respecte.

Cette forme nouvelle, ayant pour but de dessiner les hanches et les deux autres côtés, il est indispensable d'offrir un point d'appui à l'étoffe et de donner prétexte à cette draperie, car, ainsi que la nature, les robes de biais ont horreur du vide.

Aussi les élégantes dont les moyens personnels seraient insuffisants, trouveront un assortiment complet de demi-termes et de polissons dans la célèbre maison Mistoufflard et C^e qui fait réellement des merveilles et opère des miracles dans la fabrication de ce genre d'accessoires.

La jupe de la robe de biais peut être courte ou longue à volonté, la jupe longue est plus majestueuse, la courte plus coquette.

Les femmes qui adoptent la jupe courte devront apporter à leur chaussure un soin tout particulier. Voici ce qu'il y a de mieux :

Demi-bottes en peau de chagrin, boutonnées sur le côté avec talons Louis XV fortement cambrés.

Il faut, autant que possible, que le pied entre dans la bottine après trente-cinq ou trente-six minutes de travail consacré à cet exercice; y passer une heure trois-quarts serait de l'exagération.

Est il nécessaire d'ajouter qu'une femme réellement distinguée n'a pas de cors aux pieds.

Le suprême bon goût pour les coiffures de ville est le chapeau puce évanouie de la dimension d'un pain à cacheter de moyenne grosseur, avec mentonnières couleur Bismark, chou sous le menton et barbes de dentelle picotée de mouches jaunes.

Le chignon, dont le poids peut varier entre deux et trois kilogrammes, demande à se placer non plus derrière la tête, mais tout-à-fait sur l'occiput, et une profusion de mèches folles doit déborder de la nuque sur les épaules dans un désordre qui est un effet de l'art.

Toute dame désireuse de se coiffer convenablement, ne saurait déceimment confier sa tête à d'autres qu'au jeune et habile Arthur Moutonnet dont la tenue irréprochable, l'élégance des manières, la délicatesse de touche, et la conversation agréable ne laissent absolument rien à désirer.

Toilette de courses. — Robe satin jaune clair, taille empire avec bretelles assorties, liserés de velours noir au corsage, cravaches brodées dans le dos; — Bottes mordorées, bas de soie bleue, jupe à parements relevés derrière et échancrée sur le côté, façon Diane chasserresse, de manière à découvrir la jambe un peu haut.

Toquet à plumes, voile orange, ombrelle et gants de même nuance.

Apprendre quelques mots anglais et mettre plus de cheveux qu'à l'ordinaire.

Terminons par un conseil aux dames qui, les jours de pluie, tiennent à se retrousser dans le bon ton :

Il n'y a pas deux manières : prendre la robe à deux mains, en former un paquet négligé rejeté complètement derrière et retenu simplement par une épingle.

La princesse de Trombolowska ne fait jamais autrement lorsqu'elle a un ruisseau à traverser.

BARONNE DE MIRAFLORE.

I PUPAZZI

Emile OLLIVIER

Parodie de « La Feuille » d'Arnault.

— De la Gauche détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien!
Je viens de briser la chaîne
Qui seule était mon soutien!
Pour me tenir en haleine
Le ministre, ou Darimon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la Montagne au vallon.
Je vais où l'espoir me mène,
Et rien ne peut m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille d'olivier!

LEMERCIER DE NEUVILLE.

DE VIRIS ILLUSTRIBUS

NOUVELLE TRADUCTION

(Suite.)

Numa Pompilius

Le roi Numa Pompilius, qu'il importe de ne pas confondre avec l'acteur Numa, du Vaudeville, était Sabin, mais sa binette plaisait tellement aux Romains que quoique étranger, ils le nommèrent roi à la majorité de 1500 boules blanches, contre 2 noires seulement.

On sut plus tard que ces deux boules noires avaient été déposées dans l'urne par deux intimes de Numa, établis à Rome depuis longtemps.

Doux et pieux, le roi Numa, dit l'histoire, était le favori des Dieux, gens qui, on le sait, ne se laissent point faire la barbe aisément.

Plein de reconnaissance et d'affection pour ses hauts et puissants protecteurs, le successeur de Romulus s'efforça, à peine arrivé sur le trône, de restaurer parmi ses sujets le culte passablement délaissé de Jupin et Cie; sachant combien les masses sont en général superstitieuses et crédules, et ajoutent naturellement foi à tout ce qui revêt un cachet surnaturel, Numa pour arriver plus vite à ses fins usa de subterfuge : il fit courir dans Rome le bruit qu'il était spirite et médium et que chaque soir l'esprit de la nymphe Egérie, dame d'honneur de la reine Junon, se manifestait à lui, et lui dictait des ordres ou lui donnait des conseils.

Tous les jours, en effet, dès que l'aurore aux doigts de Croze et aux ongles en deuil fermait les portes de l'Orient, les Romains voyaient leur roi s'acheminer seul vers un bosquet sacré, situé extra-muros et comme il n'en revenait jamais sans rapporter quelque nouvelle loi ou ordonnance, nul ne doutait que ces ordonnances et ces lois ne lui fussent soufflées d'en-haut.

(Les fouilles que l'on ne cesse de pratiquer depuis un an sur la place de l'Impératrice à Lyon, ont amené, paraît-il, la découverte de certains parchemins fort précieux, d'après lesquels il résulterait que la prétendue nymphe Egérie n'était autre que Mlle Lenormand, célèbre somnambule extra-lucide, qui, du reste ne vivait pas en ce temps-là.)

Mais poursuivons; — Egérie ou Lenormand, qu'im-

porte! — le Normand en tout cela était Numa qui grâce aux nombreuses institutions que sa ruse lui permit d'établir sans difficulté, parvint en très peu de temps à moraliser les masses, beaucoup mieux que ne sauraient le faire en cinquante ans tous nos journalistes réunis.

Voici quelles furent les principales de ces institutions.

1° Il régla les fonctions des Vestales, jeunes filles qui faisaient vœu de chasteté et étaient chargées d'entretenir constamment le feu sacré.

Aujourd'hui, hélas! il n'y a plus de Vestales. Il est vrai qu'en revanche nous avons les rosières de Nanterre, jeunes filles qui ne font nullement vœu de chasteté mais qui entretiennent un sacré feu dans le cœur inflammable des pompiers de banlieue avec lesquels elles finissent toujours par se conjoindre par devant M. le Maire ou Mossieu l'Adjoint.

« Laissez les adjoints à leurs maires,

« Laissez les rosières aux pompiers. — bis »

2° Il institua le culte du dieu Terme, dans le but évident d'en mettre un aux dissensions des propriétaires-fonciers et de forcer les locataires à payer le leur.

3° Il éleva un temple à la Bonne-Foi:

Aujourd'hui on élève des palais à la Mauvaise-Foi — ces palais s'appellent: Bourse.

4° Il fit construire le temple de Janus dont les portes devaient rester ouvertes pendant la guerre, et fermées pendant la paix.

Comme à cette époque privilégiée, on ne connaissait encore, ni les fusils à aiguille, ni les canons de poche, les portes de ce temple restèrent durant tout le règne de Numa aussi hermétiquement closes que les lèvres des trois quarts de nos députés pendant les séances du Corps Législatif.

On comprendra facilement d'après ce qu'on vient de lire que Numa ait été pendant toute sa vie l'idole de ses sujets et le favori des Dieux.

Ce fut aussi très-probablement en sa qualité de favori qu'il se montra toujours et partout l'ennemi juré des raseurs.

A la mort de cet excellent prince la douleur générale fit explosion comme un seul tuyau de conduite, — et ses funérailles eussent été à nulles autres pareilles, si le baron Taylor n'avait eu la malencontreuse idée, de prononcer sur cette tombe à peine fermée, quelques paroles bien senties.

Le tombeau de Numa existe encore; si vous allez à Rome et que vous désiriez le voir, sortez par la porte Appia; — dans un bosquet, à votre droite, vous apercevrez un monument: c'est là qu'on lit: Numa.

AMÉDÉE CHABERT.

(à suivre)

SPORT

Le dernier mot de Fervacques

Fervacques tomba comme une masse sur sa litière et râla. Ses membres se raidirent, et des frissons couraient sur sa peau sèche. Les autres chevaux de l'écurie tournèrent vers lui leurs longues têtes attristées, et, le regardant de leurs yeux mornes, comprirent quelles pensées agitaient cet agonisant.

« Mes pauvres amis, je vais mourir... Ma carrière a été si courte, mais glorieuse! oui glorieuse, mais courte! Il n'y a pas une heure, vainqueur d'une double course acharnée et terrible, j'étais acclamé par les braves d'une foule enthousiaste. *Adieu, Cesar, morituum te salutamus!* J'étais inconnu, nul ne comptait sur moi, on me cotait au départ 40 p. 1... Vainqueur! quel triomphe!... Je le paye de ma vie. Nous y passerons tous, mes pauvres amis c'est moi qui commence le feu. C'est ce qu'on appelle l'amélioration de la race chevaline; le peuple aime ça maintenant, il parie ses gros sous comme les crevés leurs napoléons, en buvant du coco, ces champenois! comme les cocodés

boivent du champagne ! Ça et les rois qui passent, *great attraction* ! Vont-ils pleurer tout à l'heure, les crevés, quand ils sauront que je le suis aussi ! Hé ! là-bas, les autres, dimanche, à qui le tour ? J'en vois trois dans ce coin, des malingres, qui ne sont bons à rien ici, et qu'on envoie demain aux courses de Lyon. Vous êtes capables, amis, de gagner, sans vous donner assez de peine pour mourir ensuite... Laissez vos hommes se tuer, s'ils veulent, et ne vous cassez rien. Comptez sur un succès, là-bas. L'agence des poules y fera des affaires ; il n'y a pas mal de cocottes. Croyez-moi, à Lyon ça prendra. On vous cinglera assez de coups de cravache, pour que, malgré toute mauvaise volonté de votre part, vous ne les en dégoutiez pas. Ils s'enthousiasment de ce jeu-là, comme ici. Ils sont à la hauteur, maintenant, les Lyonnais ! Les hommes intelligents et bien mis, bons guides dans la voix de la civilisation, ne manquent pas parmi eux. Et puis l'honneur national donc ! Paris a donné la note, il faut que la province chante. Vous surtout, les deux bais-bruns, vous aurez du succès, et l'on est capable, à Lyon, de pavoiser et d'illuminer, quand vous passerez dans les rues montés par vos jockeys, *Mer d'Azof* et *Mrchalogiohes*. Hourrah ! Turf, sport, derby, dead heat, handicap... Le reste de la langue anglaise est inutile, Sheakspeare aussi. Que dis-je ? on en a fait un nom de cheval ! J'en suis bien honoré pour notre corporation, mais j'aimerais mieux manger du foin et même la terre en Normandie, où l'on m'appelait Coco... Vous trois, là-bas, déliez-vous des coureurs lyonnais, et vous qui restez ici, déliez-vous de vous-mêmes, l'orgueil tue. Adieu, mes amis ! Saluez pour moi les Lyonnais et les Parisiens, en levant le train de derrière et en pétaradant noblement ! Je crève, vous crèverez, la France a encore de beaux jours !... »

Puis, crispé dans un dernier rôle et dans un dernier frisson, Fervacques rendit l'âme.

PIVOINE.

EMBELLISSEMENTS DE LYON

On constate la disparition de plusieurs de nos cocottes huppées qui, dans une ambition louable, sont allées à Paris exposer les produits de leur industrie (section des machines).

Nous ne manquerons pas de publier la liste des récompenses accordées à ces agréables personnes dont la spécialité est de prendre un homme à peu près sain d'esprit et de rendre un parfait crétin quinze minutes après.

Un avocat du barreau de Lyon, dont la discrétion nous interdit de donner le nom, a été atteint, mercredi dernier, d'une extinction de voix qui ne lui permet pas de défendre l'orphelin.

On compte sur un silence de huit jours au moins.

Des informations puisées aux meilleures sources permettent d'annoncer que Madame X..., — dont la méchante langue exerçait journellement des ravages terribles, — vient d'être mordue par un chien enragé.

La femme et le chien sont dans un état inquiétant ; on ne sait encore lequel des deux succombera.

ACCABIATRE.

THÉÂTRES

Il ne faut pas se dissimuler que les rentrées et les débuts au théâtre des Célestins se font à un mauvais moment pour le public.

A moins d'une pluie battante, l'homme qui vient d'enfiler un pantalon gris-perle et d'acheter un chapeau de paille, se résoud difficilement à braver les désagréments d'une transpiration abondante, sous le prétexte puéril d'applaudir M. un tel, ou de siffler Mme une telle.

Un cigare passable, un verre de bière à peu près fraîche, la facilité d'étendre ses coudes et de développer ses jambes, — et on se soucie du *comique marqué*, de la *soubrette* ou du *père noble*, — comme le tzar d'un Polonais.

Puis lorsque la bise venue on va faire corriger ses mœurs par M. Sardou, et qu'un comédien vous récite son rôle comme un écolier des racines grecques ;

— Ah ! ça, se dit chacun, quels sont les farceurs qui ont reçu ce gaillard-là ?

Accusez-en les banquettes, ô Lyonnais, mes frères !

C'est pourquoi les acteurs des Célestins *rentrent* d'ordinaire à la scène aussi facilement que dans leur appartement.

Il est certain qu'avec cinq ou six degrés de froid, M. Train, cet amoureux à l'eau tiède, Mlle Prévieux, qui a contracté la mauvaise habitude de faire remplir ses rôles par le souffleur, et Mlle Meyer dont l'esprit paraît aussi faible que la chair est forte, n'auraient été reçus qu'avec une unanimité des plus douteuse.

Ces rentrées, du reste, ne se font pas sans un sans gêne et une confusion qu'on nous permettra de regretter : trois, quatre, cinq à la fois, une fournée, v'lan ! Cela ressemble un peu à ces cohues de curieux qui se pressent coude contre coude à un spectacle en vogue, on ouvre la porte, quarante se précipitent et s'engouffrent en se bousculant. — Bon, médiocre, mauvais, tout passe, et le public d'applaudir à tort et à travers sans avoir le temps de se reconnaître ; quelques-uns lancent des bouquets !

Ici une simple question :

Qui est-ce qui jette des bouquets ?

Peut-être fréquentons-nous une société mêlée et voyons-nous des gens de peu, toujours est-il que nous ne nous rappelons pas avoir jamais rencontré un homme qui nous dit : Vous savez, c'est ce soir que j'ensevelis sous les fleurs Mme ou Mlle X..., notre grande artiste.

Aussi, après de mûres réflexions, en sommes-nous arrivés à cette conviction profonde, que la plupart du temps les *pluies de fleurs* sont l'œuvre du concierge du théâtre, ou le produit de quelque admiration *privée*.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il est bon de ne pas se laisser entraîner par ces ovations auxquelles l'art pur n'a rien à voir.

Mon Dieu oui, aussi bien que les vertus, l'enthousiasme s'en va ; — les femmes de théâtre de ce temps-ci sont réduites à se faire traîner par des chevaux de fiacre, et elles doivent perdre l'espérance de voir des hommes décorés de plusieurs ordres s'atteler au brancard de leur voiture : d'autant mieux qu'avec la tendance de certaines d'entre elles à un embonpoint raisonnable, — cela deviendrait un métier fatigant.

Ainsi dirai-je de Mme Thais Petit première grande cocotte ; la jeune femme qui porte ce *prénom athénien* paraît en effet jouir d'une santé dont le développement s'accorde mal avec le genre de ses rôles.

Le moyen s'il vous plaît de représenter une femme *légère* et de se livrer à un marivaudage quelconque, quand on rappelle d'aussi loin la souplesse du roseau, et que les ailes du caprice ont à soulever cent vingt kilogrammes.

A un moment donné l'opulence plastique de ses pensionnaires peut présenter à un directeur des embarras sérieux pour l'exécution fidèle des pièces de son ré-

pertoire ; impossible, par exemple, de jouer un drame où se trouve un enlèvement sans choquer la vraisemblance, — à moins de substituer à l'échelle de soie une échelle d'engin, ce qui constituerait des frais de décors.

En dehors de sa constitution millionnaire et du caractère encombrant de sa beauté, Mme Thais Petit doit être classée dans la catégorie des comédiennes dont le talent ne dépasse guère la moyenne : expérience suffisante de la scène, tenue convenable, gestes convenables, débit convenable... mais Mlle Fargueil peut dormir tranquille.

M. Dumagny destiné, croyons-nous, à remplacer M. Lamy est parfaitement incapable de supporter les charges de cette succession.

Ce *premier comique marqué* (style de prospectus), paraît fort embarrassé de sa personne, récite son rôle sans esprit et rien n'est moins drôle que la diction saccadée et le bredouillage continuels dans lesquels il cherche, sans les trouver, tous ses effets comiques.

Attendons donc pour le recevoir, que M. Dumagny se présente comme troisième rôle.

Mlle Caroline Derval, acceptée avec trop d'indulgence, ne semble pas non plus appelée à provoquer chez les spectateurs un rire inextinguible, et jusqu'à ce jour la nouvelle troupe comique de M. d'Herblay ne se fait pas remarquer par un fol entrain. Grâce à Dieu, la lecture de certains journaux peut suppléer à ce qui manque de gaieté dans les vaudevilles.

Je ne connais rien, par exemple, de plus amusant que l'indignation drôlatique de ce correspondant du *Progrès* qui s'est mis dans une grosse colère parce que le tzar Alexandre est allé voir au débotté, deux actes de la *Grande duchesse de Gerolstein*.

En vérité, il ne vaut guère la peine d'être empereur de toutes les Russies, s'il ne vous est pas permis de choisir le spectacle qui vous convient.

Il me semble tout naturel, pour moi, qu'un homme qui vient d'absorber plusieurs centaines de kilomètres, ait besoin de quelque chose de plus léger qu'une tragédie ou qu'un opéra en cinq actes, — et je serais curieux de voir la mine de ce rédacteur du *Progrès* si on lui interdisait d'assister à la représentation de la *Jeunesse de Louis XIV* ou des *Premières armes de Richelieu*, sous le prétexte que ces pièces, tirées de l'ancien régime, sont incompatibles avec les principes démocratiques.

Voyons, voyons, ô correspondant trop irascible du *Progrès*, — un peu de liberté aussi pour ces pauvres souverains !

J. SAMUEL.

CORRESPONDANCE

Jouvenard. — J'accepte vos offres et souvenez-vous que nous ne sommes pas timbrés ; — que votre statue soit tournée au levant ou au couchant j'apprends des yeux de travers, mais la figure tournée au nord me glace. Permettez que je lui tire ma révérence.

Schaunard. — Sera retouché et passera.

Elime et Eléque. — Question vidée.

J. C. — Déjà paru chez les Parisiens.

André G. — Merci de vos sympathies, nous utiliserons 2 et 3.

Bibi Lupin. — En changeant de nom, vous n'avez pas changé d'écriture. — C'est un peu anguleux. — Oubliez souvent votre clef d'allée.

Suivez-moi, jeune homme. — Les ruines se sont dispersées ; nous sommes heureux de retrouver nos amis ; — aimez la Marionnette comme vous l'avez aimé ; le reste n'est rien. Nous acceptons les jolions, la variété fait plaisir.

Une amie. — Ne sois pas inquiète, ils sont tous là fidèles, alertes et dispos, il n'en manque pas un à l'appel, au contraire la pbalange s'est grossie, mais il y aura toujours des voltigeurs.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.